LES CENTVRIES DE LA NAISSANCE DE IVLES MAZARIN APPORTÉE DE SICILE

PAR VN COVRIER A SAINCT Cermain en Laye.

A PARIS,

Chez MICHEL METTAYER, Imprimeur ordinaire du Roy, demeurant en l'Isle Nostre Dame sur le Pont Marie, au Ci ne,

M. DC. XLIX.

LES CENTVRIES DE LA naissance de Iules Mazarin, apportée de Sicile par vn Courier à Sainct Germain en Laye.

D'Vn Prestre trop flateur, la Messe mercenaire
Appelle Mazarin, le demon tutelaire,
De l'Estat des François, mais ne la croyez pas
Grande Reine, elle ment, car ne voyez vous pas
que ses dits, & ses faits, ont bien d'autre visée
En ne pouuant auoir vne ame diuisée,
Le Cardinal defunct, abusant du pouuoir
qu'il auoit vsurpé sur le Roy nous fit voir
Quel mal fait en l'Estat d'vn Prince, le Ministre,
qui prefere au public vn interest sinistre,
De mesme cettui cy qu'vn climat approuué
Plus chaud, & plus subtil que le nostre à couué,
Adjoustant mal sur mal, fera tant que la France,
Demeurera sans pouuoir, sans force & sans finances
Le defunt amassoit, & conseruoit chez nous,
Tout ce que grande Reine on peut dire estre à vous,
Et cettui-cy bien loing d'augmenter vos richesses,
Qu'il s'est approprié par mil tours de finesses,

Les enuoie chez soy, non sans l'estonnement,
De vos pauures suiets, le defunct sagement,
Auoit fait vn amas, pour faire la depence,
Necessaire au besoin de deffendre la France,
Car il estoit François, & n'eust jamais permis,
Qu'aucun pouuoir ennemy, nous nous fussions soumis,
A faute de moyens, mais ô tres grande peine,
N'attendez cettui cy se donne tant de peine,
Car il est estranger, & ne voudra iamais
Vne obole donner, s'il la faut pour la paix
Tout Cardinal qu'il est, il ne laisse de prendre
Ses plaisirs qu'il ne faut asseurement reprendre
Il ioüe hardiment auec le sieur Thubeuf,
Et croit cent mil escus, n'estre plus qu'vn esteuf
Mais encontinuant sa bienheureuse chanse,
Thubeuf pert à la fin, plus qui n'a de finance
Et deuient en ioüant si troublé de raison,
qu'il le fait deloger de sa grande maison,
Que vostre Maiesté, si luy plaist prendra garde
Au reste tout ira, si bien peu l'on retarde,
Car le Demon du jeu, charme si fort l'esprit,
Qu'ayant tout hazardé, l'on ioue sur l'écrit,
Et puis adieu vous dit l'Intendant de Finances
Il croit bien s'acquitter faisant la reuerance,
Vn autre aura sa place, affamé des long-temps
qui refera son né, comme on voit au printemps,
Auide se souler vne vache amaigrie,
En moissonnant l'honneur d'vne verte prairie,
Il n'en va pas ainsi toutesfois de nos biens,
quand vn autre Intendant se les à rendu siens

L'on

L'on ne peut plus tirer de la veine epuisée,
Du saug, mais on voit que la campagne arrousée,
Repousse, & de riches d'vn paturage sain,
De la vache paissante, emplist le large sen
L'Estat comme le corps de mesme se gouuerne,
Le cœur pour se nourrir, tire le sang des veines,
Le Prince aussi du peuple, attire ce qui faut
Pour se bien maintenir, & puis apres deffaut
quand son peuple est faict gueux aussi le cœur la vie
Pert quant il à tout pris le suc de ses parties,

Ie suis l'Arman

IVlius immerso Mazarinus nomine dictus
Armandus, simul fraude timendus erit
Namque ipsi est animus duplex, prior Italus, ex se
Sub dolus, & patria factus in arte potens,
Alter, (Pitagore si fas est credere) primo
Se vinxit comitem: nequior ille tamen
Heu nunc quanta ferant ventura incomoda callis
Cùm qui diuisus spiritus, vnus adest.
N'aguere vn Cardinal snperbe voulant estre.
De l'Estat des François absolument le maistre
S'assuiettit si fort l'esprit de nostre Roy
Qu'auec le temps il mit la France en desarroy,
Elle crut en sa mort, estre bien soulagée,
Et de ses maux passez suffisamment vangée
Mais elle s'apperçoit qu'vn autre furuenu,
Mesme de ses conseils, heritier deuenu,
S'vnissant son esprit, cauteleux luy prepare,
Autant & plus de maux que ne fit ce barbare
Et deuray si l'on croit cet oracle sçauant,

Qui dit, que deux espris separez s'vnissant
Rendus plus forts, sont plus en leurs effects à craindre:
Que les François grand Dieu, sont maintenāt à plaindre
Dans Iule Mazarin, se lit ie suis l'Arman,
Se sont deux toutesfois Mazarin & Arman,
Or n'estant de ces deux, faites qu'vne personne
Bon Dieu vueille garder la Françoise couronne

Que le monde ne change, & ne vieillit point
I'ayme la solitude, & me plaist quand ie suis
Tout seul, plus aisement ie flatte mes ennuis,
Ie possede mon ame, & flatte mes pensées,
Qui segarent tousiours, sans arrest insensées,
Bref ie demeure en moy, ie vis sans contredit,
Personne du prochain, prest de moy ne medit,
I'employe tout mon temps, non à lire l'Astrêe
Ny les regrets d'amour d'vne desesperée,
Mais à considerer les admirables faicts
De celuy sans lequel les cieux ne seroient faicts,
Qui dans les Elements telle paix à fait naistre
Qu'apres mille combats, aucun n'est faict le Maistre
Ains de leurs qualitez bien vnies se faict
Vn mixte & composé, qui n'a rien d'imparfaict
I'admire que ce tout faict qu'vn si grand meslange,
Tousiours semblable à soy nullement ne se change:
Ie le prouue aysement phœbus ne vatil pas
Eclairant l'vniuers, tousiours de mesme pas
Phœbe n'est-elle pas à soy tousiours egale,
Paroissant à nos yeux sombre & quelquefois palle
Les Astres à present n'ont point d'autre vertu.
Que celles dont iadis ils estoient reuestus,

Non, non c'est vn abus le monde de vieillesse,
Ne perira iamais, encor moins de foiblesse,
Mais i'accorde que quand le grand Maistre voudra
Par vn feu deuorant, tout cendre il deuiendra,
Ouy tout sera bruslé, ceste machine entiere
Comme le bois au feu seruira de matiere
L'Eau mesme qui de soy refroidit ses chaleuts
Tarira par l'effort de ses grandes ardeurs,
Il est donc euident qu'il ny a rien au monde
De changé, car on voit qu'en la terre & en l'onde
Tout est tel qu'il estoit: l'espece ne meure pas
Mais les indiuidus sont suiets au trespas,
Nous voyons que tousiours la race cabaline
Subsiste comme aussi la race Leonine,
Des Aigles des Vautours, & mesme des Corbeaux
Qui tant plus noirs ils sont, plns nous les trouuós beaux
Des Cignes les plus blancs sont de mesme à la veüe,
Ce qui est vn rayon dans vne obscure nuë
Que voulez vous de plus il de plante les Metaux
Si nous viuons de pain & nos peres d'herbages
Croyez vous que pour tant, nous en soyons plus sages
Il n'en va pas ainsi, nos peres viuoient mieux
Que nous ne faisons pas, des mets plus delicieux.
Ce n'est pas que pourtant il y ayt aucun change
Des mesmes elemens estant fait le meslange
Que valent de noueau produire nos esprits,
Que nos peres n'ayent mis, dans nos doctes escrits
Faictes comparaison de leur philosophie,
La nostre à leur esgard n'est que pure folie,
Qui des nostres se vante d'esgaller vn Platon

En Grec vn Isocrate, en Latin Ciceron.
Dans les Sacrez Cahiers, lequel de nous peut estre
Aussi sçauant qu'estoit le moindre de nos maistres
Nos peres comme nous pour regle auoient leurs loix,
De mesme comme nous ils honoroient leurs Roys
Ils marchoient comme nous hardiment en bataille,
Ils frappoient de massue, nous d'estoc & de taille,
Les testes de belliers demolissoienr les murs,
Auons nous des canons a ce faire plus seurs
Pouuons nous comme fit le subtil Archimede,
Vn Nauire enleuer tout branlant, quel remede
Ont tous nos Medecins pour guarir plus puissants
Q'Hyppocrate sçauoit, qui de nous cognoissant
Dauantage peut estre, au mouuement des Astres,
Qui peut mieux annoncer les horribles desastres
Qui doiuent arriuer que ces vieux conseillers
Qui plus au ciel estoient que dedans leur celliers
Tout ce que nous sçauons, des estudes empruntee
De leurs sages secours, nostre gloire vantee
Tant de fois a la leur n'arriuera iamais
Ne brauachons point tant, il nous faut desormais
Souscrire à leur grandeur, bien-heureux de les suiure,
Et en les imitant comme eux sagemnnt viure.

FIN.